

MÉLODIES HÉBRAÏQUES.

AVERTISSEMENT.

Les poèmes suivants furent composés, à la demande de mon ami l'honorable Douglas Kinnaird, pour faire partie d'un choix de mélodies hébraïques. Ils ont été publiés avec la musique, arrangée par MM. Braham et Nathan.

Janvier 1815.

ELLE MARCHE DANS SA BEAUTÉ¹.

I.

Elle marche dans sa beauté, semblable à la nuit des climats sans nuages et des cieux étoilés ; tout ce qu'ont de plus beau la lumière et l'ombre est réuni dans ses traits et dans ses yeux, brillant de ces molles et tendres clartés que refuse le ciel à la splendeur du jour.

II.

Une ombre de plus, un rayon de moins diminuerait de moitié cette grâce ineffable qui ondoie dans les tresses de sa noire chevelure, ou éclaire doucement ce visage où des pensers d'une sérénité suave disent combien est pure cette demeure, combien elle leur est chère.

III.

Et sur cette joue, et sur ce front si doux, si calme, si éloquent, ce sourire séduisant, ces teintes animées, annoncent des jours passés dans la vertu, une âme en paix avec tous un cœur dont l'amour est innocent !

LA HARPE DU ROI-POÈTE.

I.

La harpe du roi-poète, du chef des peuples, du bien-aimé du ciel, cette harpe que tu avais sanctifiée, ô Musique ! à qui tu avais donné des sons tirés des profondeurs de ton âme, et que tu ne pouvais entendre sans pleurer, que tes pleurs redoublent, ses cordes sont brisées ! Elle adoucissait les

hommes au cœur d'airain ; elle leur donnait des vertus qu'ils n'avaient pas ; nulle oreille si insensible, nulle âme si froide qui ne s'émût, qui ne s'embrasât à ses sons ; et la harpe de David était devenue plus puissante que son trône !

II.

Elle disait les triomphes de notre roi ; elle glorifiait notre Dieu et lui portait notre hommage ; elle faisait résonner nos vallées joyeuses ; les cèdres s'inclinaient ; les montagnes tressaillaient ; ses sons montaient vers le ciel et y demeuraient ! Depuis, on a cessé de l'entendre sur la terre ; mais à la voix de l'Amour et de la Dévotion sa mère, l'âme s'éveille encore et déploie ses ailes, écoutant des sons qui semblent venir du ciel, et bercée par des rêves que ne peut interrompre la clarté du jour.

SI LA-HAUT NOUS AIMONS ENCORE.

I.

Si là-haut nous aimons encore, si dans ce monde situé par delà les limites du nôtre le cœur conserve sa tendresse, si les yeux y sont les mêmes, sauf les larmes, — qu'il serait doux d'habiter ces sphères inconnues ! qu'il serait doux de mourir à l'instant même ! de s'envoler loin de la terre et de voir toutes nos craintes s'absorber dans ta lumière, ô Éternité !

II.

Il doit en être ainsi : ce n'est pas pour nous que nous tremblons au bord de la tombe, et que, nous efforçant de franchir le gouffre, nous nous retenons aux derniers liens de l'existence. Ah ! croyons que dans cet avenir le cœur retrouvera les cœurs qu'il aime, qu'ils se désaltéreront ensemble aux ondes immortelles et seront inséparablement unis.

LA SAUVAGE GAZELLE.

I.

La sauvage gazelle peut bondir avec joie sur les collines de Juda, et s'abreuver à tous les ruisseaux qui arrosent

le saint territoire; elle peut déployer son agilité aérienne, et son brillant regard peut reluire de fierté et de joie.

II.

Ici, Juda a vu des pas aussi agiles, des yeux plus brillants, et, dans ces lieux témoins d'un bonheur qui n'est plus, de plus belles habitantes. Les cèdres se balancent sur le Liban; mais les vierges de Juda, au port plus majestueux encore, elles sont parties!

III.

Les palmiers qui ombragent ces plaines sont plus heureux que la race dispersée d'Israël; car, prenant racine dans le sol, ils y demeurent et y déploient leur grâce solitaire: ils ne peuvent quitter le lieu qui les a vus naître; ils ne pourraient vivre sur un autre sol.

IV.

Mais nous, il nous faut errer, malheureux et flétris; il nous faut mourir en terre étrangère; et là où sont les cendres de nos pères, peut-être les nôtres ne reposeront jamais: il ne reste plus une pierre de notre temple, et la dérision est assise sur le trône de Solyme.

AH! PLEUREZ SUR CEUX QUI PLEURENT.

I.

Ah! pleurez sur ceux qui pleurent au bord des fleuves de Babylone, dont les autels sont déserts et la patrie un songe; pleurez sur la harpe brisée de Juda; pleurez; — où habitait leur Dieu habitent ceux qui n'ont point de Dieu!

II.

Où lavera Israël ses pieds ensanglantés? Quand Sion reprendra-t-elle ses chants si doux? Quand la mélodie de Juda réjouira-t-elle encore les cœurs qui battaient à sa voix céleste?

III.

Tribus aux pieds errants, aux cœurs fatigués, comment vous envoler? où trouverez-vous un lieu de repos? le ramier a son nid, le renard sa tanière; tout homme a une patrie; — Israël n'a qu'une tombe.

SUR LES RIVES DU JOURDAIN.

I.

Sur les rives du Jourdain errent les chameaux de l'Arabe. Sion voit sur sa colline prier les sectateurs des faux dieux; l'adorateur de Baal s'incline sur le mont Sinaï; et cependant, là, — là même, — ô Dieu! tu laisses dormir ton tonnerre!

II.

Là, — où ton doigt écrivit sur des tables de pierre, là, — où brilla ton ombre aux regards de ton peuple, ta gloire enveloppée dans son vêtement de feu, toi que nul vivant ne peut voir sans mourir!

III.

Oh! dans l'éclair fais étinceler ton regard; arrache la lance à la main brisée de l'oppresseur. Combien de temps encore les tyrans fouleront-ils ton sol? Combien de temps, ô Dieu! ton temple restera-t-il sans culte?

LA FILLE DE JEPHTÉ.

I.

O mon père! — puisque notre pays et notre Dieu demandent que ta fille expire, puisque ta victoire fut achetée par ton vœu, — frappe ce sein nu que je te présente!

II.

Mes chants de deuil ont cessé; les montagnes ne doivent plus me revoir. Immolée par la main que j'aime, le coup sera pour moi sans douleur.

III.

Et n'en doute pas, ô mon père! — le sang de ton enfant est pur comme la bénédiction que j'implore avant qu'il coule, comme la dernière pensée qui adoucit ma dernière heure.

IV.

Laisse là les lamentations des vierges de Solyme; que rien ne trouble la fermeté du juge et du héros. J'ai gagné pour toi la grande bataille; mon père et mon pays sont libres!

V.

Quand ce sang que j'ai reçu de toi aura jailli, quand la

voix que tu aimes sera muette, que ma mémoire soit encore ton orgueil, et n'oublie pas que j'ai souri en mourant!

O BEAUTÉ RAVIE DANS TA FLEUR!

I.

O beauté ravie dans ta fleur! un lourd tombeau ne pèsera pas sur toi; mais sur ton gazon fleuriront les roses, prémices de l'année, et le sauvage cyprès y balancera son doux et mélancolique ombrage.

II.

Et souvent aux bords des flots bleus de cette onde murmurante, la Douleur viendra incliner sa tête; et, nourrissant sa pensée de longues rêveries, elle ne quittera qu'à regret ce lieu, et y marchera doucement, l'insensée! comme si le bruit de ses pas pouvait troubler le repos des morts!

III.

Écartons tout cela! nous savons que les larmes sont vaines, que la Mort n'écoute ni n'entend nos douleurs. Cela nous empêchera-t-il de nous plaindre? y aura-t-il une larme de moins? Et toi-même — qui me dis d'oublier, ton visage est pâle, tes yeux sont humides.

MON ÂME EST SOMBRE.

I.

Mon âme est sombre; — oh! hâte-toi de faire résonner la harpe que je puis encore entendre; et que sous tes doigts gracieux ses touchants murmures viennent caresser mon oreille; s'il me reste au fond du cœur une espérance chérie, elle s'éveillera au charme de ses accords; si mes yeux ont encore une larme, elle coulera, et cessera de brûler mon cerveau.

II.

Mais que ta mélodie soit mélancolique et grave, que tes premiers accents ne respirent pas la gaieté: je te le dis, ménestrel, il faut absolument que je pleure, ou ce cœur gros de tristesse va se briser; car il a été nourri dans la douleur,

et depuis longtemps il souffre dans le silence et l'insomnie. Le moment de sa plus grande souffrance est arrivé; il faut qu'il éclate ou cède au charme de l'harmonie.

JE TE VIS PLEURER.

I.

Je te vis pleurer; une grosse larme apparut brillante sur ton œil d'azur; il me sembla voir une goutte de rosée sur une violette; je te vis sourire, — auprès de toi le saphir perdit son éclat; il ne put rivaliser avec les vivants rayons qui emplirent ton regard.

II.

Comme les nuages reçoivent du soleil une teinte harmonieuse et foncée, que peut à peine effacer l'ombre du soir qui s'approche, c'est ainsi que tes sourires communiquent leur joie pure à l'esprit le plus sombre; leurs rayonnantes clartés laissent après elles une teinte lumineuse qui continue à éclairer le cœur.

TES JOURS SONT FINIS.

I.

Tes jours sont finis, ta renommée commence; les chants de ta patrie racontent les triomphes du fils de son choix, le carnage dont fuma son épée, les exploits qu'il a accomplis, les victoires qu'il a remportées, la liberté qu'il a reconquise.

II.

Tu es tombé, mais tant que nous serons libres, tu ne connaîtras pas la mort! Le sang généreux que tu as versé dédaigna d'abreuver la terre: c'est lui qui circule dans nos veines, c'est ton âme que nous respirons.

III.

Ton nom, quand nous chargerons l'ennemi, sera notre cri de guerre! ta mort, le sujet des chants que les voix de nos vierges entonneront en chœur! Des larmes seraient une insulte à ta gloire; nous ne te pleurerons pas!

CHANT DE SAUL AVANT SA DERNIÈRE BATAILLE.

I.

Chefs et guerriers ! si la flèche ou l'épée me perce en guidant au combat l'armée du Seigneur, que le cadavre d'un roi n'arrête pas votre marche ; plongez votre acier dans le cœur des enfants de Gath !

II.

Toi qui portes mon arc et mon bouclier, si tu vois les soldats de Saül reculer devant l'ennemi, étends-moi sanglant à tes pieds ! Que je subisse le destin qu'ils n'auront pas osé affronter.

III.

Adieu aux autres ; mais ne nous séparons pas, héritier de mon trône, fils de mon cœur. Brillant est le diadème, sans limites la puissance, ou royale la mort qui nous attend aujourd'hui !

SAUL.

I.

Toi dont la magie peut évoquer les morts, fais apparaître le prophète à mes regards. « Samuel, lève la tête du cercueil ! Roi, regarde le fantôme du prophète ! » La terre s'entr'ouvrit ; il était debout au milieu d'un nuage : s'écartant de son lincoeuil, la lumière changeait de couleur. La mort était peinte dans ses yeux fixes et vitreux ; sa main était flétrie et ses veines desséchées ; les os de ses pieds, réduits et décharnés, brillaient d'une effrayante blancheur. De ces lèvres immobiles, de ce corps qu'aucune respiration n'animait, sortit une voix creuse, semblable au bruit d'un vent souterrain. Saül, à cette vue, tomba à terre comme tombe le chêne soudainement frappé de la foudre.

II.

« Qui trouble mon sommeil ? Quel est celui qui évoque les morts ? Est-ce toi, ô roi ? Regarde ces membres dépourvus de sang et glacés : ils sont à moi ; c'est ainsi que seront les tiens demain quand tu seras venu me rejoindre. Avant la fin du jour qui s'approche, ainsi seras-tu, ainsi ton fils. Adieu,

mais seulement pour un jour, puis nous mêlerons nos poussières. Toi et ta race, vous serez gisants et percés par les flèches d'un grand nombre d'arcs ; et le glaive qui est à ton côté, ta main le tournera contre ton cœur. Sans couronne, sans vie, sans tête, tomberont le fils et le père, la maison de Saül.

TOUT EST VANITÉ.

I.

Gloire, sagesse, amour, puissance, étaient mon partage ; j'avais la santé et la jeunesse ; les vins les plus rares emplissaient ma coupe ; des formes charmantes me prodiguaient leurs caresses ; j'échauffais mon cœur au soleil de la beauté, et sentais mon âme s'allanguir ; tout ce que la terre peut donner de splendeur royale, tout ce qu'un mortel peut en désirer, je l'avais.

II.

Je cherche dans ma mémoire quels sont les jours que je pourrais consentir à revivre au prix de tout ce que cette vie et cette terre ont de plus séduisant. Nul jour ne s'est levé, nulle heure ne s'est écoulée d'un plaisir sans amertume, et nul joyau ne paraît ma puissance qui ne fût douloureux autant qu'il était brillant.

III.

Avec de l'adresse et des charmes on rend inoffensif le serpent des campagnes ; mais celui qui s'enlace autour du cœur, oh ! qui a la puissance de le charmer ? Il n'écoute point la voix de la sagesse ; l'harmonie ne peut rien sur lui ; mais son dard ne cesse de percer l'âme condamnée à endurer ce supplice.

QUAND LE FROID DE LA MORT ENVELOPPE CETTE ARGILE SOUFFRANTE.

I.

Quand le froid de la mort enveloppe cette argile souffrante, où va l'âme immortelle ? Elle ne peut mourir, elle ne peut rester ; mais elle part en laissant derrière elle son

obscur poussière. Alors, dégagée du corps, suit-elle dans les cieus la route de chaque planète, ou remplit-elle à la fois les royaumes de l'espace, ceil universel à qui tout se découvre?

II.

Éternelle, illimitée, toujours nouvelle, pensée invisible, mais qui voit tout, tout ce que renferment la terre et le ciel sera présent à son regard et à son souvenir. Tous ces faibles et obscurs vestiges du passé, que la mémoire a peine à retenir, l'âme les embrasse d'un coup d'œil, et tout ce qui fut lui apparaît à la fois.

III.

Son regard remontera à travers le chaos avant que la création eût peuplé la terre, et, pénétrant aux limites du ciel le plus lointain, le suivra jusqu'à l'heure où commença son cours. Évoquant devant elle tout ce que l'avenir doit créer ou détruire, sa vue s'étendra sur tout ce qui sera; elle verra s'éteindre les soleils, s'écrouler les systèmes, immobile elle-même dans son éternité.

IV.

Au-dessus de l'amour, de l'espérance, de la haine, ou de la crainte, elle vivra pure et sans passion : un siècle fuira pour elle comme une année terrestre; ses années auront la durée d'un moment. Toujours, toujours, sans avoir besoin d'ailes, sur tout, à travers tout, volera sa pensée; objet éternel et sans nom, ayant oublié ce que c'est que de mourir.

VISION DE BALTHAZAR.

I.

Le roi était sur son trône; les satrapes remplissaient la salle du festin. Mille lampes brillantes éclairaient le splendide banquet; mille coupes d'or, estimées divines dans Juda, — les vases de Jéhovah, — contenaient le vin du Gentil qui n'a pas de Dieu.

II.

A cette même heure, dans cette même salle, on vit apparaître sur le mur les doigts d'une main qui écrivait comme sur du sable; c'étaient les doigts d'un homme; — une main solitaire parcourait les lettres, et les traçait comme eût fait une baguette.

III.

A cette vue, le monarque tressaillit et fit cesser les réjouissances; son visage devint pâle, et tremblante sa voix. « Qu'on fasse venir les hommes de science, les plus sages de la terre; qu'ils expliquent les paroles effrayantes qui troublent notre royale joie. »

IV.

Ils sont bons les prophètes de la Chaldée; mais ici échoua leur habileté, et les lettres inconnues restèrent inexplicables, terribles; et les vieillards de Babylone sont sages et savants, mais en cette occasion leur sagesse fut inutile; ils regardèrent — et restèrent confondus.

V.

Un captif dans le pays, un étranger, un jeune homme, entendit les ordres du roi; il comprit le sens de ces mots mystérieux. Tout autour les lampes brillaient, la prophétie était là devant ses yeux; il la lut cette nuit-là; — le lendemain prouva qu'elle était vraie.

VI.

« La tombe de Balthazar est prête; la fin de son royaume est venue; lui-même a été pesé dans la balance; argile méprisable, il a été trouvé trop léger. Le linceul sera son manteau royal, la pierre funèbre son dais; le Mède est à ses portes! le Persan sur son trône! »

SOLEIL DE CEUX QUI NE DORMENT PAS.

Soleil de ceux qui ne dorment pas! astre mélancolique! dont la tremblante clarté luit à travers les larmes, et nous fait voir les ténèbres que tu ne peux dissiper, comme tu ressembles au bonheur qui a laissé un profond souvenir!

Ainsi luit le passé, cette lumière des anciens jours, dont les rayons impuissants brillent sans échauffer; nocturne lumière que contemple la Douleur qui veille; lueur distincte, mais lointaine, — claire, — mais si froide!

SI J'AVAIS UN CŒUR FAUX COMME TU LE PENSES.

I.

Si j'avais un cœur faux comme tu le penses, je n'aurais pas eu besoin d'errer loin de la Galilée; je n'avais qu'à abjurer ma croyance pour effacer la malédiction qui est, dis-tu, le crime de ma race.

II.

Si le méchant ne triomphe jamais, alors Dieu est avec toi! Si l'esclave est le seul qui pèche, tu es libre et sans tache! Si l'exilé sur la terre est proscrit là-haut, vis dans ta foi; moi, je veux mourir dans la mienne.

III.

Pour cette foi j'ai perdu plus que tu ne peux me donner, comme le sait le Dieu qui permet que tu prospères; dans sa main sont mon cœur et mon espérance, — et dans la tienne, la contrée et la vie que pour lui j'abandonne.

REGRETS D'HÉRODE APRÈS LA MORT DE MARIAMNE ².

I.

O Mariamne! le cœur qui fit verser ton sang saigne maintenant pour toi; la vengeance est étouffée par la douleur, et le délire du remords succède à la fureur. O Mariamne! où es-tu? Tu ne peux entendre mon amère justification, et si tu le pouvais, — tu me pardonnerais maintenant, dût le ciel rester sourd à ma prière.

II.

Est-elle donc morte? — Ont-ils donc osé obéir à la frénésie de ma jalouse démence? Ma colère a porté l'arrêt de mon désespoir. Le glaive qui l'a frappée se balance au-dessus de ma tête. — Mais tu es froide et glacée, femme adorée dont je suis l'assassin! Et c'est vainement que mon sombre

cœur soupire après celle qui plane là-haut solitaire, et laisse ici mon âme indigne d'être sauvée.

III.

Elle n'est plus, celle qui partagea mon diadème; elle est morte, emportant mon bonheur dans sa tombe. J'ai arraché de la tige de Juda cette fleur qui ne s'épanouissait que pour moi. A moi le crime, à moi l'enfer, à moi l'éternelle désolation du cœur; je les ai trop méritées ces tortures qui me consomment sans relâche.

SUR LE JOUR DE LA DESTRUCTION DE JÉRUSALEM PAR TITUS.

I.

Du sommet de la dernière colline d'où l'on découvre ton temple, jadis sacré, je te vis, ô Sion! quand tu tombas au pouvoir de Rome: c'était ton dernier soleil qui se couchait, et les flammes de ta ruine se réfléchèrent dans le dernier regard que je fixai sur tes remparts.

II.

Je cherchai des yeux ton temple; je cherchai le toit de mes pères, et un moment j'oubliai mon prochain esclavage; je n'aperçus que le feu de la mort qui dévorait ton sanctuaire, et les bras enchaînés qui rendaient la vengeance inutile.

III.

Que de fois cette colline où j'étais spectateur, avait réfléchi l'éclat des derniers rayons du soleil, pendant que moi, assis sur la hauteur, je regardais la lumière descendre le long de la montagne étincelante qui dominait ton temple!

IV.

C'était sur cette même montagne que je me trouvais alors; mais je ne fis pas attention à la clarté mourante du crépuscule. Oh! que n'ai-je vu briller à sa place la lumière de la foudre, et le tonnerre éclater sur la tête du vainqueur!

V.

Mais les dieux des païens ne profaneront jamais le sanctuaire où daigna régner Jéhovah; et tout dispersé et méprisé

que soit ton peuple, toi seul, ô Père! seras l'objet de notre culte.

ASSIS AU BORD DES FLEUVES DE BABYLONE.

I.

Assis au bord des fleuves de Babylone, nous pleurions au souvenir de ce jour où notre ennemi, rouge de sang et de carnage, fit sa proie des hauts lieux de Solyme; où les filles désolées de Sion, les yeux en larmes, se virent au loin dispersées.

II.

Pendant que nous regardions avec tristesse couler à nos pieds ces flots libres d'entraves, nos vainqueurs nous ont demandé des chants; mais non, jamais l'étranger n'obtiendra de nous ce triomphe! Que ma main soit séchée avant que ma harpe résonne pour l'ennemi de Sion.

III.

Cette harpe est suspendue au saule. O Jérusalem! il faut que ses sons soient libres; c'est le seul gage que m'ait laissé de toi le jour qui a vu finir ta gloire, et jamais je ne mêlerai ses accords à la voix de nos spoliateurs.

LA DESTRUCTION DE SENNACHÉRIB.

I.

L'Assyrien s'est élancé sur nous comme le loup sur un troupeau; et ses cohortes étincelaient de pourpre et d'or; et leurs lances brillaient comme les étoiles dans la mer, lorsque, la nuit, elle roule ses vagues d'azur sur le rivage de Galilée.

II.

Nombreuses comme les feuilles des forêts, quand l'été déploie sa verdure, parurent au coucher du soleil les bannières de cette armée; comme les feuilles des forêts lorsqu'a soufflé l'automne, cette armée, le lendemain, fut flétrie et dispersée.

III.

Car l'Ange de la Mort déploya ses ailes au vent et souffla en passant à la face de l'ennemi; et les yeux des soldats endormis furent glacés par le froid de la mort, et leurs cœurs battirent une fois encore, puis se turent pour jamais!

IV.

Et là gisait le coursier avec ses naseaux ouverts; mais ils n'étaient plus soulevés par le souffle de son orgueil; et l'écume de son agonie blanchissait le gazon, froide comme celle que déposent les vagues sur les roches où elles se brisent.

V.

Là gisait le cavalier, le visage décomposé et pâle, la rosée sur son front et la rouille sur sa cuirasse; et les tentes étaient silencieuses, les bannières abandonnées, les lances couchées par terre, les clairons muets.

VI.

Et les veuves d'Assur font retentir leurs gémissements; et, dans le temple de Baal, les idoles sont brisées; et la puissance des Gentils, sans que le glaive l'ait frappée, s'est fondue comme la neige sous le regard du Seigneur.

UN ESPRIT PASSA DEVANT MOI.

(EXTRAIT DE JOB.)

I.

Un esprit passa devant moi : je vis sans voile la face de l'immortalité. — Un profond sommeil fermait tous les yeux, excepté les miens. — Et elle était là, devant moi, — sans forme, — mais divine : le long de mes os, ma chair effrayée tressaillit; mes cheveux humides se dressèrent, et une voix arla ainsi :

II.

« L'homme est-il plus juste que Dieu? L'homme est-il plus pur que celui devant qui les séraphins eux-mêmes sont faillibles? Créatures d'argile! — vains habitants de la

« poussière! l'insecte vous survit, et êtes-vous plus justes? Les choses d'un jour! vous êtes flétries avant que la nuit vienne, inattentives et aveugles à l'inutile lumière de la Sagesse! »

NOTES.

¹ Ces stances furent écrites par lord Byron en revenant d'un bal où avait vu madame (aujourd'hui lady) Wilmot Horton, femme du gouverneur de Ceylan. Ce jour-là, mistriss W. H. parut tout en larmes avec de nombreuses paillettes sur ses vêtements.

² Mariamne, femme d'Hérode le Grand, ayant été soupçonnée d'infidélité par son mari, fut mise à mort. C'était une femme d'une beauté sans égale et d'un puissant génie. Son malheur fut d'avoir été aimée jusqu'à la frénésie par un homme qui avait plus ou moins trempé dans le meurtre de son aïeul, de son père, de son frère et de son oncle, et qui avait par deux fois ordonné qu'on la sacrifiat dans le cas où lui-même viendrait à mourir. Peu après cet acte de cruauté, Hérode fut poursuivi par le fantôme de Mariamne, jusqu'à ce que le désordre de son esprit troublât sa santé et le mit au tombeau. MILLMAN.

LE SIÈGE DE CORINTHE¹.

A JOHN HOBHOUSE,

CE POÈME EST DÉDIÉ PAR SON AMI.

AVERTISSEMENT.

22 janvier 1816.

« En 1715, la grande armée des Turcs, sous le premier visir, voulant s'ouvrir un passage au cœur de la Morée et former le siège de Napoli di Romani, la plus forte place du pays, jugea qu'il valait mieux commencer par assiéger Corinthe; en conséquence, les Turcs livrèrent plusieurs assauts. La garnison se trouvait affaiblie, et le gouverneur, voyant qu'il était impossible de résister à des forces aussi considérables, songea à capituler; mais pendant les pourparlers, le feu prit par accident dans le camp des Turcs à un magasin à poudre dont l'explosion fit périr cinq à six cents infidèles. Cet événement causa une telle exaspération aux Turcs, qu'ils refusèrent toute espèce d'accommodement, donnèrent l'assaut avec impétuosité, emportèrent la ville et massacrèrent le gouverneur Minotti et toute la garnison. Ceux qui furent épargnés restèrent prisonniers de guerre; parmi eux se trouvait Antonio Bembo, provéditeur extraordinaire. »

Histoire des Turcs, t. III, p. 151.

LE SIÈGE DE CORINTHE.

En l'an de grâce dix-huit cent dix, nous étions une société de gais pèlerins qui voyagions par terre et par mer. Oh! nous n'engendrions pas mélancolie; passant les rivières à gué, gravissant les hautes collines, nous ne donnions pas à nos chevaux un seul jour de répit; souvent une caverne ou un hangar nous servit de chambre à coucher; sur le lit le plus dur nous dormions d'un profond somme; enveloppés dans notre rude capote, sur le plancher plus rude encore de